

Ça va ? vs How are you ? Remarques ethnophraséologiques

Dr Bert Peeters

Department of European Languages
Macquarie University, Australia



Synergies Royaume-Uni et Irlande n° 1 - 2008
pp. 101-118

Résumé : *Dans cet article, qui se situe dans le prolongement de deux autres textes publiés au cours de la deuxième moitié des années 90, il est montré, à travers une étude ethnophraséologique (Peeters, 2006a), qu'un examen approfondi des conditions d'usage du Ça va ? français aussi bien que des réactions qu'il peut susciter permet de postuler une valeur culturelle française (la franchise), dont une étude ethnoaxiologique devra corroborer la réalité. L'approche est contrastive : nous essayons de mieux comprendre le fonctionnement du Ça va ? français en établissant des comparaisons avec le How ARE ya ? australien, ce qui révèle notamment qu'il y a des différences de fréquence et que la façon dont on réagit à des énoncés de ce genre n'est pas forcément la même d'une langue à l'autre.*

Mots clés : *Ethnophraséologie, Valeurs culturelles, Français, Anglais d'Australie, Ça va ? How ARE ya ?*

Summary : *In this paper, which extends earlier analyses published in the second half of the nineties, we show, by means of an ethnophraseological study (Peeters, 2006a), that an in-depth examination of the usage conditions of French Ça va ? as well as of the reactions it triggers enables us to postulate a French cultural value (i.e., the value of frankness), the reality of which will have to be further corroborated by means of an ethnoaxiological study. The approach is contrastive: an attempt is made to better understand the functioning of French Ça va ? through a comparison with Australian English How ARE ya ?. Amongst other things, the comparison reveals differences of frequency and shows that the way one reacts to utterances of this kind is not necessarily the same from one language to another.*

Keywords : *Ethnophraseology, Cultural values, French, Australian English, Ça va ? How ARE ya ?*

Dans les villes et les villages de Provence il est possible, d'après Peter Mayle (1995 : 220), « de poursuivre la plus grande partie d'une brève conversation avec deux (...) monosyllabes ». Ce Britannique amoureux de la France, établi près de Ménerbes, a souvent eu l'occasion d'observer comment deux personnes qui se rencontrent dans la rue « échangent la poignée de main rituelle et engagent le dialogue suivant » :

- « Ça va ?
- Oui. Ça va, ça va. Et vous ?
- Bof, ça va.
- Bieng. Ça va alore.’
- Oui, oui. Ça va.
- Allez. Aur’voir.
- Aur’voir. »

Il enchaîne :

Les mots seuls ne rendent pas justice à la situation : on ajoute quelques haussements d’épaule, sourires et pauses songeuses qui peuvent se prolonger jusqu’à deux ou trois minutes, si le soleil brille et si l’on n’a rien d’urgent à faire. Et, naturellement, le même plaisant échange de salutations entre voisins se répètera à plusieurs reprises durant les courses de la matinée.

On n’étonnera personne en disant que des conversations de ce type ne sont communes que parmi les retraités qui, n’ayant plus à s’inquiéter de rien, profitent du soleil méridional pour faire leur petite flânerie quotidienne. Elles ne sont pas du tout représentatives de l’usage standard du *Ça va* français, en Provence comme ailleurs, ni de celui d’autres formules plus ou moins analogues, du genre *Comment ça va ?*, *Comment allez-vous ?*, *Comment vas-tu ?*, etc. Dans ce qui suit, il sera montré, à travers une étude ethnophraséologique (Peeters, 2006a), qu’un examen approfondi des conditions d’usage de ces tournures (en particulier de la première) aussi bien que des réactions qu’elles peuvent susciter permet de postuler une valeur culturelle française, dont une étude ethnoaxiologique devra corroborer la réalité. L’approche sera contrastive : nous essaierons de mieux comprendre le fonctionnement du *Ça va ?* français en établissant des comparaisons avec le *How ARE ya ?* australien, ce qui révélera notamment qu’il y a des différences de fréquence et que la façon dont on réagit à des énoncés de ce genre n’est pas forcément la même d’une langue à l’autre.¹ Il nous arrivera de parler d’usages distincts de ceux qu’on observe en France ou en Australie, comme il nous arrivera d’invoquer le point de vue d’auteurs qui, de toute évidence, ne parlent pas des usages spécifiques qui nous concernent le plus. Nous le ferons avec toute la circonspection qui s’impose, puisqu’il faut bien se dire qu’au sein même de la francophonie et du monde anglophone il y a souvent des variations qu’on serait malvenu d’ignorer. Conformément à la définition de l’ethnopragmatique telle que la conçoit Goddard (2006), il faudrait, pour mener l’entreprise à bien, se servir de la *métalangue sémantique naturelle*, outil descriptif dont la version anglaise continue à être mise au point dans les travaux de Cliff Goddard et d’Anna Wierzbicka et dont des versions française, espagnole, portugaise et italienne viennent d’être élaborées (Peeters, 2006b). Faute de place, cet aspect de la démarche, illustré ailleurs (Peeters, 1997, 1999), a dû être délaissé dans le cadre de ce travail, dont le but essentiel est de verser quelques autres pièces justificatives dans le dossier du *Ça va ?* français et du *How ARE ya ?* australien.

1. « How ARE ya ? is a greeting, not a question »²

« There's one way to tell different cultures apart that's foolproof : just listen to how strangers *greet* each other in the street, or how people talk to each other in shops or banks. » Voilà ce qu'en mars 1996 le journaliste ambulant Mark Moxon écrivait dans un billet intitulé « Australian *greetings* »,³ où sont passées en revue - assez rapidement - les conventions américaines et britanniques, et où sont examinées ensuite, de façon plus détaillée, les conventions australiennes, jugées « bizarres ». Moxon s'attarde d'abord au « bon vieux *G'day* », avant de poursuivre de la façon suivante :

But just as common - no, more common - is « How ARE ya ? » phrased as if the person really wants to know. It's not « Howyadoin », which is generally regarded as rhetorical : no, the way people say it implies you must answer. But how ?

« How *are* you ? » « G'day » - No, doesn't make sense, but it's something. It's what I use when I panic.

« How *are* you ? » « I'm very well thank you, how are you » - OK, it's obvious you're a Pom, and it's good for parties, but in the street ? You're ten yards past the other person by the time you've said it, and you've left him or her with a question, which is not fair unless you're on the pull.

« How *are* you ? » « How *are* you ? » - No good, too many questions left unanswered.

« How *are* you ? » « Good thanks » - This is the one, apparently. When this is the method used, both parts are taken to be relatively meaningless, they're just politeness. If you want to continue the conversation, as you might in a shop or bank where you're there for a couple of minutes, you might append your own « How are *you* ? » which is a signal for the other person to say « Good thanks » and then move on to the weather or the cricket scores.

You wouldn't believe how long it took me to work that little piece of social interaction out. And they say that Australia doesn't have a complicated social code...

How ARE ya ? est « formulé comme si on voulait vraiment savoir ». Mais on ne veut pas « vraiment savoir ». Wierzbicka (2003 : 116), dont il faut rappeler l'origine polonaise, s'en rend bien compte, ce que prouve sa décision de parler d'une « pseudo-question » :

After seventeen years of living in Australia, I still find the pseudo-question *How are you ?* a perplexing one (...). When I recently failed to reply promptly to this question, helplessly searching for words, my interlocutor laughed at me : « Come on, this is not such a difficult question ». But to me, it is a difficult question, and I know that I share this difficulty with thousands of other East European immigrants in Australia and in America.

Barraja-Rohan (2003 : 106), pour sa part, observe :

The typical *how are you ?* with a falling intonation, and its variations, is used as a routine greeting in many places, be they public, such as streets, shops, clinics, even call-back radio etc., as well as private. It has become so routinised that it could be considered a form of ritual that people perform when they meet. Its purpose is more than simply to acknowledge the presence of another person ; it is also to

somehow relate to that other person, to create some kind of link, however transitory and superficial this link may be. The fact that mostly we respond routinely without giving an accurate reflection of how we really feel testifies that there is some form of politeness at play.

Les anglophones sont les premiers à convenir du fait qu'en règle générale, si jamais « ça ne va pas bien », *ils ne veulent pas* qu'on le leur dise. Mieux encore, ils ne s'y attendent pas (voir p.ex. Firth, 1972 : 11 ; Makkai, 1972 : 175 ; Berger & Bradac, 1982 : 82). Thomas (1983 : 107) va jusqu'à comparer la réplique anglaise à celle d'autres cultures où l'on dit qu'une destination est tout près alors qu'elle est relativement loin, ou bien qu'un travail sera effectué le lendemain, alors qu'en réalité il sera fait la semaine suivante. Le thème du « mensonge » surgit également dans des textes australiens. « Lies lies lies », s'exclame la poétesse australienne Kerry Scuffins (1995 : 25), avant de poursuivre : « If I stopped lyin' / I'd almost have to / stop talkin' ». ⁴ Le premier des nombreux exemples de « mensonges » qu'inclut le poème dont ces vers sont tirés (et dont le titre est justement « Lies ») est celui qui nous concerne ici :

« How are you ? »
I'm fine...
Lies !
« How was your day ? »
O.K...
Lies !

Il y a des règles qui déterminent quelles informations peuvent être transmises à qui et quand, des règles qui « portent sur des points tels que ce qui doit rester dans la famille, ce qui ne peut être dit qu'au médecin ou au prêtre, et ainsi de suite » (Sacks, 1973 : 197). Aussi pourra-t-on décider de cacher la vérité (si par exemple on se sent terrible). Puisque la chose arrive à tout le monde, la conclusion de Sacks est celle qu'il donne dans le titre de son article : « Tout le monde doit mentir ». Sacks précise que l'occurrence particulière de cet énoncé qui lui avait donné l'idée d'entreprendre sa recherche avait été formulé par quelqu'un « qui avait eu sa part d'ennuis et qui se sentait vraiment très mal », alors que des interlocuteurs jugés inappropriés comme destinataires d'un compte rendu de ses ennuis « lui demandaient par simple routine "Comment allez-vous ?" » (ou plutôt *How are you ?* ; Sacks, 1973 : 200). ⁵

En fait, dans un contexte anglais, où qu'on se trouve (en Angleterre, aux États-Unis, en Australie...), il est tellement difficile de parler de ses ennuis que les règles dont parle Sacks (1973) donnent le plus souvent lieu à des automatismes. Il m'est arrivé, à moi locuteur non natif, de réagir à l'aide d'un *Fine, thanks !* à un *Hi !* - ce qui, bien entendu, n'est pas une réaction appropriée... L'automatisme qui sous-tend les échanges du genre *How are you ? - Fine, thanks !* est tel que, souvent, les interlocuteurs doivent établir, ou bien rétablir, un certain rapport avant que des répliques plus proches de la vérité ne soient substituées aux répliques automatiques, et ce jusque dans les conversations où la santé physique joue un rôle majeur, par exemple entre patient et médecin dans un cabinet médical, ou encore au chevet d'un ami ou d'un parent (Coupland et al., 1992 : 219-220 ; 1994 : 111). On constate enfin, dans le cas d'un *How are you ?*

adressé à quelqu'un de très âgé et d'une santé devenue fragile, que la réponse, quasi automatique, est assez fréquemment présentée de façon à mitiger la réalité (Coupland et al., 1992 : 220-227). À ce sujet, rappelons l'existence du poème suivant, intitulé « I'm fine », et découvert d'abord, dans une version légèrement différente, dans la salle d'attente d'un médecin généraliste que l'auteur de ces lignes fréquentait jusqu'il y a quelques années. Le texte souligne le contraste entre la réalité et la réponse :

There's nothing whatever the matter with me.
I'm just as healthy as I can be.
I have arthritis in both my knees,
And when I talk, I talk with a wheeze.
My pulse is weak and my blood is thin,
But I'm awfully well for the shape I'm in.
I think my liver is out of whack
And a terrible pain is in my back.
My hearing is poor, my sight is dim,
Most everything seems to be out of trim,
But I'm awfully well for the shape I'm in.
I have arch supports for both my feet,
Or I wouldn't be able to go on the street.
Sleeplessness I have night after night,
And in the morning I'm just a sight.
My memory is failing, my head's in a spin,
I'm peacefully living on aspirin.
But I'm awfully well for the shape I'm in.
The moral is, as this tale we unfold,
That for you and me who are growing old,
It's better to say « I'm fine » with a grin,
Than to let them know the shape we're in.

Il existe de ce texte d'innombrables variantes, dont certaines continuent bien au-delà de ce que nous avons reproduit. Alors que la plupart sont anonymes, une minorité est attribuée à une poignée d'auteurs différents. L'attribution la plus sérieuse nous semble être celle qui figure dans le magazine électronique *Spirituality for today* : selon ce magazine, l'auteur du poème serait l'Américain Richard Cushing, cardinal et archevêque de Boston (1895-1970).⁶

2. How ARE ya ? vs Ça va ?

2.1 Une réponse plus ou moins ouverte

Qu'en est-il en français ? À en croire Javeau (1998 : 31-32), l'échange *Ça va ? - Ça va !* constitue un rituel tout à fait prévisible : on pose une « question factice » dans le but d'obtenir une « réponse factice ». La situation serait donc sensiblement la même qu'en anglais :

La question « Ça va ? » ne vise pas vraiment à savoir si cela va ou non ; et la réponse « Ça va ! » ne traduit pas vraiment que cela va. (...) En ne fournissant pas la réponse

attendue, le questionné rompt l'ordonnance du rituel partagé. Il commet une faute de gout, car on ne lui a pas demandé s'il allait bien ou non, on lui a seulement demandé de répondre « Ça va ! », parce que c'est la seule réponse qui convienne, dans la mesure où ce n'est pas une vraie réponse, mais un écho à une question qui n'est pas une vraie question.

C'est une généralisation excessive, ainsi que l'a très justement remarqué Kerbrat-Orecchioni (2001 : 115-116). Certes, comme en anglais, il est impossible de répondre à un *Ça va ?* à l'aide d'un « rapport de santé complet » (Béal, 1992 : 42) - sauf, à la limite, si l'échange se déroule dans le cabinet d'un médecin (Kerbrat-Orecchioni, 1994 : 52 ; 2001 : 117). N'empêche que, de nouveau comme en anglais, même dans le cabinet d'un médecin, le rapport complet ne sera pas nécessairement fourni d'emblée :

Même lorsqu'on pénètre dans le cabinet médical la réponse la plus attendue de la part du patient sera du type *très bien merci*. (Vion, 1995 : 161)

Très bien merci est certes une réponse fréquente, même au début d'une visite au médecin ; mais ce n'est pas forcément « la réponse la plus attendue », à moins peut-être qu'on se trouve dans une région francophone où l'anglais a une forte présence (p.ex. au Canada).⁷ En principe, la réponse à un *Ça va ?* est plus ou moins ouverte. C'est ce qu'observa naguère Pierre Daninos (1954 : 67), dans ses *Carnets du major Thompson* :

Quand un Anglais rencontre un autre Anglais, il lui dit : « Comment allez-vous ? » et il lui est répondu : « Comment allez-vous ? ».

Quand un Français rencontre un Français, il lui dit : « Comment allez-vous ? » et l'autre commence à lui donner des nouvelles de sa santé.

Ni le *Comment allez-vous ?* ni le *Ça va ?* du français n'imposent à l'interlocuteur le genre de restrictions qu'imposent les tournures anglaises. Ils invitent en principe une réponse qui est brève et positive, mais admettent aussi une réponse plus développée. Daninos (1954 : 67-68) n'envisage que la seconde de ces possibilités, et offre la comparaison suivante entre les normes communicatives de l'anglais et celles du français :

A première vue, la méthode britannique paraît loufoque. Mais à la réflexion elle est peut-être plus rationnelle que la méthode française. En effet, dans le premier cas, personne n'écoute personne. Mais dans le second, à quelques exceptions près, le Français n'écoute pas ce qu'on lui répond. Ou il est en bonne santé, et la santé des autres lui importe peu ; ou il est grippé, et sa grippe seule est importante. *Exemple* :

« Toujours ma sciatique...

- Ah !... la sciatique ! Figurez-vous que moi, c'est le long de la jambe gauche.... En 1951 j'avais été voir un spécialiste... encore un ! Vous ne savez pas ce qu'il me dit ?... »

...Et le pauvre Français qui souffre, souffre davantage encore d'avoir à taire sa sciatique 54 pour écouter la névrite 51 de l'autre.

Est-il vrai de dire que « le Français n'écoute pas ce qu'on lui répond » ? Il est permis d'en douter. Le dialogue fictif de Daninos montre clairement que la réponse est perçue en tant que telle : le mot *sciatique* est répété et rappelle à l'autre qu'il a lui aussi des problèmes de santé. Une conversation s'engage, ou plutôt une espèce de duel verbal au cours duquel les « adversaires » vont profiter du moindre silence, de la moindre hésitation, pour reprendre la parole et poursuivre leur propre histoire - d'abord sur le thème général de la santé, ensuite sur d'autres thèmes.

Est-il vrai de dire que « les Français ne s'intéressent chez eux qu'à ce qui ne les intéresse pas chez les autres » (Daninos, 1954 : 68) ? Tout au contraire. Certes, les interruptions donnent à croire qu'ils ont hâte de raconter leur propre histoire et que celle des autres les laisse indifférents. En réalité, ce que ces interruptions montrent, c'est que les interlocuteurs reconnaissent que les problèmes de l'un sont aussi ceux de l'autre : ils sont sur la même longueur d'ondes, ils prennent plaisir à parler de leurs maux et à les comparer. Une fois partagés, les problèmes de santé représentent un fardeau moins lourd et plus supportable.

Il reste une dernière question : est-il vrai de dire que « le Français qui souffre, souffre davantage encore d'avoir à taire sa sciatique 54 pour écouter la névrite 51 de l'autre » ? Oui, si la conversation est unilatérale, et l'un des interlocuteurs est assez habile et assez doué, conversationnellement parlant, pour garder la parole. L'autre n'aura simplement pas la chance de placer un mot. Mais c'est rare : dans la plupart des cas, si souffrance supplémentaire il y a, ce sera une souffrance de courte durée. Reprenant la métaphore du duel verbal, on pourrait dire que le Français qui souffre vient de subir un coup d'épée et cherche, dans les meilleurs délais, à en infliger un à l'autre. Il s'escrime pour reprendre le dessus qu'il a momentanément perdu.

« Si vous rencontrez un ami, et que vous lui posez la question : 'Ça va ?' il vous répond sur sa santé, et si vous lui dites : 'Ça marche ?' il vous répond sur ses affaires ou sur son métier. » Voilà ce qu'écrivit Dubois (1962 : 21) il y a plus de quarante ans. A l'époque c'était peut-être le cas. Mais la distinction en est une que, trente ans plus tard, dans le récit de ses huit premières années en tant que propriétaire d'un restaurant à Lyon, l'Anglais Tom Higgins ne fait pas :

Some years ago, out walking with Alain Ville, we spotted a shop-owner that we knew, standing disconsolately in the doorway of his shop, which sold hats. '*Comment vas-tu ?*' called Alain.

'*Pas très bien*', replied the man, 'business is much too quiet.' Then, brightening a little : 'But apparently it's the same everywhere.' When I heard this, I determined on two things. The first was not to associate myself so closely with my business that when someone asked me how I was, I automatically replied for the restaurant, as though we were one and the same thing. The second was never to hide behind the idea that trade was bad for me, simply because it was bad everywhere. 'I am fine,' I imagined myself replying blithely to enquiries after my health, 'but business is lousy. No,' I would continue, 'business is booming everywhere, it's just here that there's nobody, they've all decided to stay away from here, that's all.' Now, eight years later, I realize how difficult this is for a small business. The restaurant is so personal that it is my life, and when it is going badly, it has

an effect on how I feel - I do feel less well. When we are full at the time, even if the work is tremendously tiring, I feel much better. (Higgins, 1994 : 64-65)

Enfin, l'interaction que voici, reproduite d'après André-Larochebouvy (1984 : 75), a elle aussi un cachet français tout à fait indéniable :

A: Salut !

B: Salut !

A: Ça va ?

B: Avec ce temps ? Beurk...⁸

Kerbrat-Orecchioni (1994 : 52), pour sa part, a clairement signalé l'essentiel :

En fait, toutes les réponses qui se « démarquent » par rapport au simple « oui » (ou « ça va » en écho) sont aptes à redonner à l'énoncé initial sa valeur de question, qu'elles soient de nature négative ou positive (ex. : « oh oui super ! », accompagné du ton approprié). En tout état de cause, ces réponses forment un paradigme riche et ouvert (« ça va fort » / « ça baigne » / « pas trop mal » / « on fait aller » / « comme ci comme ça » / « bof... » / « pas terrible » / « chaudement » / « durement », etc.).

Ce passage est suivi d'un renvoi aux « inventions plus ou moins délirantes de Ionesco dans *Salutations*, où l'on trouve près de cent réponses adverbiales différentes au 'Comment allez-vous?' initial ». La seule réponse qu'on y trouve qui soit en fait un tant soit peu acceptable est l'adverbe *chaudement*, relevé par Kerbrat-Orecchioni. Pour le reste, rien que des réponses plus absurdes les unes que les autres, à la façon du théâtre de l'absurde dont Eugène Ionesco restera à jamais le champion incontestable. Même la toute première de ces réponses (« Comment allez-vous ? » - « *Merci*. Et vous ? ») dérange, en l'absence d'une réponse proprement dite précédant le *merci*. De là, on descend peu à peu dans l'invraisemblance totale : la plupart des adverbes sont des créations de l'auteur (p.ex. *castapianeusement*, *déflagrationneusement*, *fouchtramment*, *gyréciquement* et bien sûr - il fallait y penser - *ionescamment*).

Une réponse qui ne figure ni dans le « paradigme riche et ouvert » de Kerbrat-Orecchioni ni dans la pièce d'Ionesco, mais qui continue à s'entendre, sans être aussi répandue qu'autrefois, consiste à dire « Je me défends ». Il y a plus de cinquante ans, Daninos (1954 : 31) justifiait cette façon de réagir de la façon suivante :

Le Français se sent persécuté par ses ennemis qui lui font la guerre, par ses alliés qui font la paix sur son dos, par le monde entier qui lui prend ses inventions (les Français ne savent inventer que pour se plaindre ensuite qu'on le leur a pris), mais aussi par les Français, par le gouvernement qui se paie sa tête, par le fisc qui lui fait payer trop d'impôts, par son patron qui paie bon marché ses services, par les commerçants qui font fortune à ses dépens, par le voisin qui dit du mal de lui, bref par *anybody*.

Aussi le Français vit-il dans un état permanent de *self-defense*. C'est ce qu'on entend clairement quand deux Français se demandent de leurs nouvelles. A l'étranger, on va bien, on va mal. En France 'on se défend' (*Ça va ? - 'Je me défends comme je peux'*).

Finalement, la réponse *comme ci, comme ça* figure d'une façon absolument flagrante dans l'une des chansons à succès du groupe adolescent *The Shorts* (1983). Le texte, qui s'intitule *Comment ça va ?*, est d'une banalité à faire pleurer, mais ce qui est significatif, c'est que le refrain commence ainsi :

Comment ça va ?
Comme ci, comme ci, comme ci, comme ça...

Ce qui n'est pas moins significatif, c'est que dans la version originale seul le refrain était rédigé en français. Le reste était en néerlandais - le groupe, aujourd'hui disparu, était d'origine hollandaise - quoiqu'on ait immédiatement produit de nombreuses autres versions, notamment en anglais, en allemand, en espagnol, en japonais et... dans le dialecte wallon de Charleroi (Belgique). La version carolorégienne (de Bob Dechamps) n'est pas une traduction : il s'agit d'un texte propre au chanteur, et dont le refrain mérite d'être cité (en français plutôt que dans le dialecte de Charleroi...) :⁹

Comment ça va ?
Comme ci, comme ci, comme ci, comme ça...
Et même s'ils te répondent que ça ne va pas,
Disons quand même que ça va bien.
Comment ça va ?
Comme ci, comme ci, comme ci, comme ça...
C'est toujours ce qu'on demande aux amis,
En espérant que ce soit oui.

La possibilité d'une réponse franchement négative (« ça ne va pas ») est reconnue. Le verbe *espérer* à la dernière ligne est significatif aussi. Quand on demande aux amis « comment ça va », plutôt que de s'attendre à une réponse qui soit positive, on espère tout simplement qu'elle le sera. Cependant, aucune norme n'est bafouée si elle ne l'est pas. Contrairement à ce qu'on observe en anglais, particulièrement en anglais d'Australie, une réaction honnête et franche est loin d'être exclue - même si elle est sans aucun doute plus marquée que la réponse évasive dans le « rituel du petit mensonge organisé » de Javeau (1998).

2.2 Une tournure souvent non utilisée

Dans un devoir soumis le 18 août 1999, dans le cadre d'un cours sur la communication interculturelle, Karen Cayoun, Australienne mariée à un Français et vivant avec son mari Bruno et ses enfants en Tasmanie, rapporte l'expérience suivante :

L'année dernière, nous avons eu la visite de mon beau-frère Simon. Il parle très peu l'anglais, mais il est excellent imitateur. On faisait le tour de la Tasmanie, et après avoir visité quelques endroits Simon nous a demandé ce que voulait dire « Hi, 'ow are ya ? ». On lui a répondu que cela veut dire « Hello, how are you ? », ou « Salut, ça va ? » - prononcé à l'australienne.

Après cette petite « leçon linguistique », Simon a commencé à se montrer plus courageux. Il n'a plus eu peur de commander lui-même à manger et à boire quand on entrait dans les

caféterias où les garçons et les serveuses offraient leurs « Hi, 'ow are ya ? ». Je ne sais si c'est parce qu'il était en vacances, et donc de bonne humeur, mais il n'arrêtait pas de nous dire « combien les Australiens sont gentils ».

Karen Cayoun avoue qu'elle s'est longuement demandé pourquoi Simon disait cela. Elle a fini par comprendre :

Je me suis enfin rendu compte qu'il interprétait « Hi, 'ow are ya ? » comme le « Salut, ça va ? » *qu'un garçon de café en France n'utiliserait qu'à condition de très bien connaître son client - sinon, il se limiterait à un « Bonjour, messieurs-dames, qu'est-ce que je vous sers ? »*. Il avait donc traduit textuellement et avait interprété la formule « Hi, 'ow are ya ? » à la française.

Le passage imprimé en italiques exprime d'une façon très claire l'une des caractéristiques du *Ça va ?* français : la tournure est d'un usage plus limité que le *How ARE ya ?* des Australiens.¹⁰ Sur ce point, Javeau (1998 : 31) ne se trompe guère :

L'échange « Ça va ? » - « Ça va ! » implique d'ordinaire deux personnes (éventuellement plus) qui ont déjà eu auparavant des échanges verbaux. Il se peut aussi qu'elles ne se connaissent pas du tout, mais qu'elles pourraient se connaître, faisant partie du même milieu, ou étant fondées à le croire.

En revanche, c'est Kerbrat-Orecchioni (2001 : 111, 113) qui est peut-être un peu trop catégorique en affirmant de but en blanc que « la rencontre a lieu entre deux personnes qui se connaissent », entre des interlocuteurs qui « se [sont] déjà rencontrés et [qui] partagent une "histoire conversationnelle" plus ou moins longue ». Les Australiens ne doivent donc pas s'offusquer si, en France, ils constatent que le nombre de *Ça va ?* qu'on leur adresse est moins élevé que le nombre de *How ARE ya ?* dont ils ont l'habitude chez eux. Quant aux Français qui interprètent cette dernière tournure comme « venant de la bouche d'un peuple très hospitalier et sympathique » (Karen Cayoun), qu'ils se disent que les Australiens ne sont peut-être pas aussi hospitaliers ni aussi sympathiques qu'il n'y paraît - quoiqu'ils ne souffrent pas non plus d'un manque d'hospitalité ou de sympathie, il s'en faut de loin. Toutefois, un malentendu pourra se produire si, dans une situation exolingue, un Australien commence une conversation avec un Français par un *How ARE ya ?* Le Français pourra se sentir pris de court, dans la mesure où il ne s'attend pas à une « question » de ce genre de la part de n'importe qui. Il tient à ce qu'on le salue d'abord (verbalement et/ou de façon gestuelle), ou bien à ce qu'on le salue sans s'enquérir au sujet de sa santé - car c'est l'impression qu'il aura : qu'on s'informe sur son état mental et physique... Il risque de ne pas comprendre que, d'un point de vue australien, on l'a en quelque sorte salué plutôt qu'interrogé, et qu'on ne se soucie pas forcément de l'état de sa santé. S'il arrive à formuler une réponse, et que ce soit le genre de réponse qu'il donnerait en situation endolingue, il n'est pas à exclure que ce soit l'Australien qui, tout à coup, éprouvera un certain malaise. Le Français, de son côté, s'il devine ce malaise (qui pourra se révéler dans des gestes d'impatience, dans un regard un peu étrange, etc.), tendra à accuser l'Australien d'un manque de sincérité - à l'instar de ce Français interviewé par Béal (1992 : 26) : « J'avais remarqué, chez les commerçants [australiens ; B.P.],

on vous demande comment ça va, ils s'en foutent ! » Ce manque de sincérité, il arrive que les Australiens eux-mêmes s'en rendent compte. C'est du moins l'impression qu'on gagne quand on rencontre, dans le mensuel de l'Institut australien des ressources humaines (AHRI), le conseil suivant (See, 2006 : 26 ; italiques ajoutées) :

Supervisors need to ask employees « How are you ? » *and mean it*, not because they necessarily like them as people, but because issues may need resolving before they escalate.

Le risque de malentendu est moins élevé dans le cas d'un Français qui engage une conversation avec un Australien en disant *How ARE ya ?* En effet, si c'est là la première chose qu'il dit, c'est qu'il a déjà appris que *How ARE ya ?* n'a pas besoin d'être précédé d'une salutation plus univoque. Il prend souvent la place d'une salutation et sert à saluer. Un *Ça va ?*, par contre, *suit* une salutation (verbale et/ou gestuelle), ce qui est évidemment tout autre chose : suivre, ce n'est pas s'y substituer. Le Français qui est au courant de cet état de choses saura également qu'il ne devra pas s'attendre à une réponse autre que relativement automatique et pas nécessairement « sincère », un *Fine, thanks* (ou un substitut du même genre) prononcé sans aucun enthousiasme.

2.3 Quand la réponse devient sujet de conversation

Les répliques socialement préférées aux nombreux *How ARE ya ?* que s'entendent adresser chaque jour les Australiens sont d'un type particulier : mieux vaut donner une réponse qui soit « brève et positive » qu'une réponse qui soit « longue et négative ». Si, vraiment, on ne va pas bien, on peut certes le dire, mais on le dira d'habitude d'une façon nuancée. Réagir en multipliant les détails ou bien à l'aide d'exclamations résolument négatives (p.ex. *Rotten!*, *Lousy !*, voire *Shithouse !*) ou trop ouvertement positives (p.ex. *Wonderful !*), c'est s'écarter de la norme. Il s'agit de réactions souvent accompagnées d'une prise de conscience qu'on est censé dire autre chose. Elles transforment ce qui n'est en principe qu'une introduction à une interaction en un sujet de conversation. Le premier locuteur trouvera impossible de faire ce qu'il ferait normalement : il devra en principe s'engager dans une *séquence diagnostique*, c'est-à-dire demander une explication (du genre *Qu'est-ce qui ne va pas ?* ou *Pourquoi ?* ; cf. Sacks, 1973 : 196).

Qu'en français la réponse soit susceptible de se développer en sujet de conversation est, pour André-Larochebouvy (1984 : 68-69), un trait tellement saillant qu'elle le fait figurer en tête d'un exposé sur ce qu'elle aussi appelle les « salutations complémentaires ». Ayant fait valoir que les réponses positives bloquent le développement du sujet, elle s'empresse d'ajouter que certains développements sont malgré tout concevables : on pense aux commentaires conclusifs du type *Quand on a la santé...* ou encore aux amorces permettant de passer à un sujet annexe (*C'est pas comme mon mari, le pauvre...*). Les réponses négatives, quant à elles, déclenchent un refus de développement, ou bien une acceptation. Le degré d'intimité des interlocuteurs joue à ce sujet un rôle important (pour plus de détails, voir Peeters, 1999 : 247-249). Aussi

est-il étonnant qu'après avoir reproduit et analysé plusieurs échanges où un *Ça va ?* se transforme en sujet de conversation, André-Larochebouvy enchaîne en disant qu' « en principe, une question sur la santé du type 'Ça va ?' appelle une réponse positive, quelles que soient par ailleurs les circonstances ». Autrement dit, qu'il faut dire que ça va quand on vous pose la question...

2.4 Ni question, ni salutation

Il est impossible de voir dans le *Ça va ?* français une question pure et simple, comme il est impossible de voir des questions pures et simples dans le *How ARE ya ?* et le *How are you ?*. Certes, Aijmer (1996 : 13) souligne que « the phrase *can be understood literally as a question if it is asked by one's doctor and answered by a specification of one's health* » (italiques ajoutées). Žegarac & Clark (1999 : 337), quant à eux, parlant de l'anglais britannique, signalent que « the question 'How are you' is usually not used to show the speaker's genuine interest in the hearer's welfare, but rather as a vague indication of the speaker's favourable disposition towards the hearer ». S'exprimer de la sorte implique cependant que cette soi-disant question, le plus souvent, n'en est pas une. En effet, les questions servent à *obtenir* des informations, non pas à les communiquer. En outre, dans les tournures anglaises, ni le point d'interrogation ni (à l'oral) l'intonation interrogative ne sont obligatoires, ainsi que le montre le couplet suivant du poète américain Arthur Guiterman (1924) :

Don't tell your friends about your indigestion :
'How are you !' is a greeting, not a question.

En français, par contre, il y a des *traces* d'interrogativité dans la mesure où le point d'interrogation et le contour interrogatif sont de rigueur. Néanmoins, comme en anglais, il ne s'agit pas d'une question comme toutes les autres : rappelons qu'on ne peut pas répondre à l'aide d'un « rapport de santé complet », même si le paradigme des réponses possibles est nettement plus étendu qu'en anglais.

Peut-on se fier à l'observation de Guiterman ? A-t-on le droit de conclure que *Ça va ?*, en français, est également une salutation ? Force nous est de constater que ce point de vue se heurte lui aussi à des problèmes. Sacks (1973 : 194) observe avec lucidité que l'une des propriétés d'un échange de salutations est qu'il ne saurait en suivre un autre. On a :

A: Hi !
B: Hello !
A: How are you ?
B: Fine, thanks !

et en français :

A: Bonjour !
B: Bonjour !
A: Ça va ?
B: Oui oui, ça va.

mais non pas :

A: Hi !
B: Hello !
A: G'day !
B: Cheerio ! (...)

ni, en français :

A: Bonjour !
B: Bonjour !
A: Salut !
B: Salut ! (...)

Il y a donc une différence entre *How are you ?*, d'une part, et *Hi !* et *Hello !* de l'autre. Alors que *Hi !* est une salutation, *How are you ?* n'en est pas une. Il en va de même en français : *Bonjour !* et *Salut !* sont des salutations, mais *Ça va ?* a un statut différent. Quel est ce statut ? Et quel est celui du *How are you ?* Sacks (1973 : 194), pour sa part, voit dans le tour anglais un *succédané de salutation*, ce qui est justifiable dans la mesure où il peut effectivement *se substituer* à une salutation.¹¹ En français, par contre, la substitution proprement dite est rare : il est certes précisé « qu'au lieu de "Bonjour", on peut dire "Comment allez-vous ?" », mais c'est en réalité des tours anglais qu'il est question. Un *Ça va ?*, quant à lui, s'accompagne le plus souvent d'une salutation, verbale ou non verbale. La salutation non verbale, qui au lieu de précéder le « succédané » peut être simultanée, pourra prendre la forme d'une main que l'on serre, de la bise qu'on fait, etc. De la même façon, l'assertion (Sacks, 1973 : 195) que « les locuteurs peuvent choisir d'utiliser des succédanés de salutation lorsqu'ils n'utilisent pas de salutations, et l'on ne pourra pas dire que toute salutation est absente » vaut pour l'anglais, mais pas pour le français.

Peut-on voir dans le *Ça va ?* français une *salutation complémentaire* ou une *question de salutation*, ainsi que le voudrait notamment Kerbrat-Orecchioni (1994 : 51-52 ; 2001 : 110-122) ? Là encore, la réponse semble être négative, et la justification est la même : dire *Ça va ?* à quelqu'un que l'on rencontre, ce n'est pas la même chose que saluer cette personne - sauf, comme le signale Kerbrat-Orecchioni, dans le cas des rencontres pressées (dans la rue ou le corridor). À ce moment-là, on peut effectivement, parce qu'on ne s'arrête pas et qu'on n'a pas le temps, avoir des *salutations* du type « Bonjour ! » - « Ça va ? » ou « Ça va ? » - « Ça va ! » (et autres combinaisons). On ferait mieux de parler d'un *complément de salutation* - quoique cette terminologie ne convienne pas non plus si la tournure initiale est plus élaborée (p. ex. « Comment ça va aujourd'hui ? »), auquel cas le poids de la question ne permet plus vraiment de parler d'un « complément » ; ou bien si la réponse se transforme en sujet de conversation.

Que faire ? Contentons-nous, dans le cadre de cet article, de décrire le *Ça va ?* français comme un « énoncé *mixte* ou *hybride* » (Kerbrat-Orecchioni, 2001 : 111) dont le statut est « intermédiaire entre celui d'une question et celui d'une salutation » (Kerbrat-Orecchioni, 1994 : 52). Ce sont des descriptions plus floues, mais aussi plus justes, que celles que nous avons rejetées ci-dessus. Le destinataire, quant à lui, est censé dire quelque chose au sujet de son état actuel, sans pour autant être plus ou moins obligé de se limiter à une réplique « brève et positive » plutôt que « longue et négative », comme il le serait s'il s'exprimait en anglais (cf. Wierzbicka, 2003 : 132). Rappelons que la réponse, en français, peut être plus ou moins ouverte.

3. Une valeur culturelle à corroborer : la franchise

Le titre du couplet de Guiterman, cité au début du volet précédent (« Don't tell your friends about your indigestion : 'How are you !' is a greeting, not a question »), est significatif : intitulé « Of tact », ce couplet relie la réponse type que sollicite la formule *How are you ?* à ce qui, encore aujourd'hui, est une valeur culturelle très importante dans le monde anglo-saxon. On est encouragé à dire que tout va bien même si ce n'est pas le cas. Par ailleurs, selon Emily Post, c'est faire preuve d'un manque de tact que d'adresser un *How are you ?* à quelqu'un qui est soit « chroniquement invalide », soit affligé ou angoissé. Dans son « livre bleu des us sociaux » figure toute une section intitulée « The answer to 'How are you ?' ». Voici ce qu'elle dit :

Le trait de caractère qui, plus que tout autre, donne de bonnes manières est le tact. Saluer gaiement un invalide chronique ou quelqu'un qui se trouve avoir un grand chagrin ou un sujet d'anxiété grave par « Bonjour M^{me} Jones, comment allez-vous ! Vous avez très bonne mine ! », même si cela part d'une bonne intention, constitue, en fait, un manque de tact, car une réponse sincère serait une source d'émotion. Dans un tel cas, la personne ne peut que répondre « Bien, merci ». Elle peut sentir que tout va mal, mais le fait de se « laisser aller » à dire la vérité ouvrirait les écluses d'une manière désastreuse. « Bien merci » est impersonnel et constitue un rempart solide contre de nouveaux commentaires ou explications.

En fait, « Bien, merci » constitue toujours la réponse correcte et normale à la question « Comment allez-vous ? », à moins qu'il y ait des raisons de croire que la personne qui pose la question s'intéresse vraiment à l'état de notre santé. (Post, 1955 : 16-17 ; version française empruntée à Sacks, 1973 : 201)

Au tact s'oppose la *franchise* : il y a lieu de croire que c'est le désir de dire la vérité plutôt que celui d'être diplomatique qui prescrit quelle est la réplique la plus appropriée au tour français *Ça va ?* dans des circonstances particulières. Ce désir de véricité se comprend si on se rappelle que le *Ça va ?* français ne s'utilise qu'entre personnes qui se connaissent. Les observations qui précèdent permettent donc de postuler la franchise comme une valeur culturelle française, plus importante dans la hiérarchie des valeurs françaises que le tact (qui n'est pas pour autant absent). Il resterait à prouver que la franchise est effectivement une valeur importante dans l'univers culturel français. Nous nous contenterons ici de relever quelques-uns des faits - linguistiques et autres - que l'on pourrait invoquer.

Il y a tout d'abord les témoignages directs, fournis par des locuteurs natifs ou bien non natifs. Parlant de ses « aventures dans une petite ville de France », l'Américaine Susan Loomis (2005 : 205-206) évoque de la façon suivante sa recherche d'un collège approprié pour son fils Joe :

An American-French couple we know sent their daughter to a private school they really liked in Vernon, thirty minutes east of us. They encouraged us to visit, and I made an appointment to meet the director. He was charming and very engaged in the running of his school, but when faced with our desires for Joe he responded in a very straightforward manner. 'This is a French school, and all of us here are French,' he said. 'I'm very familiar with the Canadian school system, which resembles the

American system, so I think I know what you want, but you won't get it here. I don't want to disappoint you - we do a good job, but we are all very French.' We appreciated his frankness and left.

Il n'est pas clair si, dans ce témoignage direct, Susan Loomis nous offre une traduction anglaise des propos du directeur ou si l'entretien s'est déroulé dans la langue première de l'auteur. Ce qui, en revanche, ne laisse aucun doute, c'est le ton de l'interlocuteur (« he responded in a very straightforward manner ») et l'impression qu'il fait sur les Loomis (« we appreciated his frankness and left »). L'adjectif *straightforward* et le nom *frankness* constituent vraisemblablement des renvois directs à la valeur culturelle identifiée dans ce qui précède. Dans la plupart des dictionnaires bilingues, *frankness* and *franchise* se correspondent : le dictionnaire Oxford-Hachette, par exemple, traduit *frankness* à l'aide de *franchise* ; *franchise*, par contre, est polysémique et, en tant que tel, se voit assigner plusieurs équivalents en anglais, dont *frankness* et *sincerity*. Ce dernier, à son tour, se traduit en français à l'aide du seul mot *sincérité*.¹²

Par ailleurs, du côté linguistique, signalons d'une part la fréquence de l'adverbe *franchement* dans le discours de tous les jours, et de l'autre celle d'expressions figées telles que *se livrer*, *jouer cartes sur table*, *dire le fond de sa pensée* (cf. Béal, 1993), liste à laquelle on peut ajouter d'autres locutions telles que *ne pas mâcher ses mots* (formule que Jouet, 1990 : 14-15 appelle « admirative » et qui « exprime la méfiance en une langue par trop cauteleuse, qui mâche trop »), *dire à quelqu'un ses quatre vérités*, sans oublier les nombreuses tournures dans lesquelles le cœur occupe une place privilégiée (*avoir le cœur sur les lèvres* ou *à la bouche*, *parler à cœur ouvert*, *ne rien garder sur le cœur*). Le *franc-parler* est une vertu, et ceux qui *cachent leur jeu* ne sont guère appréciés. Aux yeux de Béal (1993), la franchise est un « corollaire inévitable » de cette autre valeur incontestablement française qu'est l'engagement. Tout cela est à approfondir, ce qu'on ne peut faire qu'en quittant le domaine de l'ethnophraséologie pour s'embarquer dans une étude *ethnoaxiologique*.

Notes

¹ L'orthographe de la tournure australienne cherche à refléter le fait que le *How ARE ya ?* des Australiens se prononce souvent avec un accent assez fort sur le verbe, résultant dans une réduction vocalique du [u] de *you* - qui devient un schwa à peine articulé : [hawaju].

² Allusion au célèbre couplet d'Arthur Guiterman (cf. section 2.4 ci-dessous).

³ http://www.moxon.net/australia/australian_greetings.html, consulté le 24 août 2006 ; italiques ajoutées aussi bien dans le passage cité que dans le titre.

⁴ Les barres indiquent le passage d'un vers à l'autre.

⁵ En français, selon André-Larochéouvy (1984 : 72), ce serait pareil : « il existe une réglementation implicite connue de tous qui détermine à qui, dans quel ordre de priorité et dans quelles circonstances on peut parler de ses ennuis, ce qui explique certaines dérobades ». Les règles sont cependant différentes dans les deux langues, ainsi qu'on le verra plus loin.

⁶ Le texte reproduit ci-dessus correspond *grosso modo* à celui du magazine *Spirituality for today* (vol. 6, fasc. 6, janvier 2001 ; <http://www.spirituality.org/is/066/page02.asp>, consulté le 23 août 2006). Nous l'avons repris dans son intégralité.

⁷ Au sujet du remerciement qui suit la réponse, on verra les remarques de Kerbrat-Orecchioni (2001 : 116-117).

⁸ Sur « la pluie et le beau temps dans les conversations quotidiennes », voir l'article du même titre de Traverso (1997).

⁹ Les strophes évoquent les problèmes communautaires entre les Flamands et les Wallons, très prononcés à l'époque. Nous remercions François-Xavier Nève de son assistance avec la transcription.

¹⁰ C'est du tour anglais *How are you ?* que parle Sacks (1973 : 196) quand il dit - ou plutôt quand son traducteur lui fait dire - que la « question » *Comment allez-vous ?* « est utilisable entre *n'importe quels* locuteurs authentiques », c'est-à-dire dans toutes les situations communicatives endolingues, quels que soient les locuteurs en présence.

¹¹ Il peut aussi *suivre* une salutation, auquel cas le terme retenu paraît moins approprié. Il n'est pas sans intérêt de rappeler, surtout à l'intention du lecteur pour qui le français est une langue étrangère, que le mot *succédané* est un synonyme du mot *substitut*, et n'a donc rien à voir avec le verbe *succéder*.

¹² Le rapport précis entre les mots français *franchise* et *sincérité* mériterait de faire l'objet d'une étude détaillée, laquelle pourrait s'inspirer de l'étude d'Aznárez Mauleón & González Ruiz (2006) portant sur l'espagnol.

Bibliographie

Aijmer, K. (1996) *Conversational Routines in English. Convention and Creativity*. London: Longman.

André-Larochebouvy, D. (1984) *La conversation quotidienne. Introduction à l'analyse sémiolinguistique de la conversation*. Paris: Didier-Érudition.

Aznárez Mauleón, M. et González Ruiz, R. (2006) 'Francamente, el rojo te sienta fatal: Semantics and Pragmatics of some Expressions of Sincerity in Present-day Spanish', in B. Peeters (ed.) *Semantic Primes and Universal Grammar. Empirical Evidence from the Romance Languages*. Amsterdam: John Benjamins.

Barraja-Rohan, A.-M. (2003) 'How can we make Australian English Meaningful to ESL Learners?', in J. Lo Bianco et C. Crozet (eds) *Teaching Invisible Culture: Classroom Practice and Theory*. Melbourne: Language Australia.

Béal, C. (1992) 'Did you have a Good Week-end? or why there is no such Thing as a Simple Question in Cross-cultural Encounters', *Australian Review of Applied Linguistics* 15: 23-52.

Béal, C. (1993) 'Les stratégies conversationnelles en français et en anglais. Conventions ou reflet de divergences culturelles profondes?', *Langue française* 98: 79-106.

Berger, C. R. et Bradac, J. J. (1982) *Language and Social Knowledge. Uncertainty in Interpersonal Relations*. London: Edward Arnold.

Coupland, J., Coupland, N. et Robinson, J. D. (1992) "'How are you?'" Negotiating Phatic Communion', *Language in Society* 21: 207-230.

Coupland, J., Robinson, J. D. et Coupland, N. (1994) 'Frame Negotiation in Doctor - Elderly Patient Consultations', *Discourse & Society* 5: 89-124.

Daninos, P. (1954) *Les carnets du major W. Marmaduke Thompson. Découverte de la France et des Français*. Paris: Hachette.

Dubois, J. (1962) 'L'évolution du lexique dans le français contemporain', *Le français dans le monde* 6: 16-21.

- Firth, R. (1972) 'Verbal and Bodily Rituals of Greeting and Parting', in J.S. La Fontaine (ed.) *The Interpretation of Ritual. Essays in Honour of A.I. Richards*. London: Tavistock.
- Goddard, C. (ed.) (2006) *Ethnopragmatics. Understanding Discourse in Cultural Context*. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Guiterman, A. (1924) *A Poet's Proverbs. Being Mirthful, Sober, and Fanciful Epigrams on the Universe, with certain Old Irish Proverbs, all in Rhymed Couplets*. New York: Duttan.
- Higgins, T. (1994) *Plat du jour. An English Restaurant in Lyons*. London: Aurum.
- Javeau, C. (1998) 'Les rituels du petit mensonge organisé', *Sciences humaines* 88: 31-32.
- Jouet, J. (1990) *Les mots du corps dans les expressions de la langue française*. Paris: Larousse.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1994) *Les interactions verbales*, vol. 3. Paris: Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (2001) *Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*. Paris: Nathan.
- Loomis, S. (2005) *Tarte Tatin*. Sydney: HarperCollins.
- Makkai, A. (1972) *Idiom Structure in English*. The Hague: Mouton.
- Mayle, P. (1995) *Provence toujours*. Paris: Nil Editions / Éditions du Seuil. Traduction d'un original anglais (1991).
- Peeters, B. (1997) 'Les pièges de la conversation exolingue. Le cas des immigrés français en Australie', *Bulletin suisse de linguistique appliquée* 65: 103-118.
- Peeters, B. (1999) "'Salut ! Ça va ? Vous avez passé un bon week-end ?'", *Journal of French Language Studies* 9: 239-257.
- Peeters, B. (2006a) 'She'll be right vs On va s'arranger. Étude ethnophraséologique', *Revue de sémantique et pragmatique* 19/20: 71-89.
- Peeters, B. (ed.) (2006b) *Semantic Primes and Universal Grammar. Empirical Evidence from the Romance Languages*. Amsterdam: John Benjamins.
- Post, E. (1955) *Etiquette. The Blue Book of Social Usage*. New York: Funk & Wagnalls. [Première édition : 1922]
- Sacks, H. (1973) 'Tout le monde doit mentir', *Communications* 20: 182-203.
- Scuffins, K. (1995) *Laika's Run*. Melbourne: Five Islands Press.
- See, A. (2006) 'Stress Factors', *HR Monthly* (June): 24-26.
- Thomas, J. (1983) 'Cross-cultural Pragmatic Failure', *Applied Linguistics* 4: 91-112.
- Traverso, V. (1997) 'La pluie et le beau temps dans les conversations quotidiennes. Aspects rituels et thématiques', *Sciences de la société* 41: 145-165.
- Vion, R. (1995) 'La construction du sens. Essai de synthèse', in D. Baggioni et P. Larcher (eds) *Du sens. Tours, détours et retours du sens dans les sciences humaines d'aujourd'hui*. Aix-en-Provence: Publications de l'Université de Provence.

Wierzbicka, A. (2003) [1991] *Cross-cultural Pragmatics. The Semantics of Human Interaction*. Berlin: Mouton de Gruyter.

Žegarac, V. et Clark, B. (1999) 'Phatic Interpretations and Phatic Communication', *Journal of Linguistics* 35: 321-346.